FRANK,

OU

L'HOMME DE LA MONTAGNE,

DRAME EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PAR M. RIGAUD;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Porte Saint-Martin, le 20 Décembre 1821.

PRIX : 1 fr. 50 c.

PARIS,

CHEZ QUOY, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,

Boulevard Saint-Martin, N°. 18.

De l'Imprimerie de Nouzou, rue de Cléry, N°. 9.

1822.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FRANK, (1er. rôle)	M. *Philippe.*
Des manières simples et affectueuses avec la famille Worms. Un ton de supériorité involontaire avec le Conseiller et le Bailly. Tunique de montagnard, fausse barbe, grand chapeau rabattu pendant les deux premiers actes. A la fin du troisième, uniforme brillant de colonel.	
M. WORMS, Ex-Inspecteur des forêts. (Père noble)	M. *Duji.*
Homme toujours calme, observateur, d'un sens droit, plein d'âme et de sensibilité avec l'apparence de la froideur.	
WALTER, Conseiller privé de justice. (Jeune 1er.)	M. *Chéri.*
Présomptueux et faux, manières affectées, accueil protecteur, mielleux avec les grands, insolent avec ses subordonnés.	
LE MINISTRE. (1er. rôle marqué). . .	M. *Thérigny.*
De la dignité sans morgue, de la bonté naturelle.	
TARTAIFFE, Bailli. (1er. comique). .	M. *Émile.*
Agent subalterne, bas flatteur, parfois ironique.	
Mme. WORMS. (Mère noble)	Me. *St.-Amant.*
Vaine, orgueilleuse, le jugement toujours offusqué par les vapeurs d'une ambition ridicule. Bonne au fond.	
PAULINE, sa Fille. (Jeune 1re.). . . .	Mme. *Granger.*
Jeune personne modeste, décente, avec du caractère et de l'élévation dans les idées. Susceptible d'exhaltation et d'enthousiasme.	
EMMA, Nièce du Ministre. (Ingénuité).	Mlle. *Adeline.*
Vive, gaie, obligeante.	
Un Mineur	M. *Vissot.*
COEUR-DE-ROCHE, DURE-SERRE,	Greffiers du Bailli, personnages muets.
Bucherons, Paysans.	

FRANK;

DRAME EN TROIS ACTES.

ACTE Ier.

La scène se passe à Rowelden, dans une ferme appartenant à Worms. Le théâtre représente une grande salle rustique.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme. WORMS, Paysans, Paysannes, ensuite PAULINE.

(*Les chaises et les meubles sont réunis au milieu de l'appartement. Une jeune fille les époussette, tandis qu'un paysan balaie et frotte. Un autre cire la table; d'autres détachent des croisées les rideaux d'indienne et les remplacent par des rideaux blancs, auxquels des jeunes filles attachent des effilés et des draperies. Pendant ce temps, Mme. Worms, à moitié assise devant une petite toilette, arrange à la hâte sa coëffure. La pendule sonne.*

Mme. WORMS, *se levant avec vivacité.*

Déjà deux heures et tout encore en désordre! Dépêchez-vous, mes enfans. (*elle regarde autour d'elle*). Pauline? Pauline? à quoi s'occupe cette petite fille? et sa toilette! (*en dehors*). Pauline.

PAULINE, *accourant.*

Me voilà, ma mère.

Mme. WORMS.

C'est bien heureux; on dirait que vous vous amusez à m'impatienter aujourd'hui.

PAULINE.

J'étais au fond du jardin à cueillir des fleurs. (*Deux paysannes mettent les fleurs dans des vases et les placent*).

Mme. WORMS, *aux paysans.*

Nous acheverons de ranger; bien, merci mes amis. Allez vous rafraîchir. (*elle leur donne quelqu'argent*) Que les ménétriers se tiennent prêts pour ce soir, je veux qu'il y ait ici danse et repas. (*Tous les paysans et les paysannes sortent; Mme. Worms et sa fille mettent les chaises en place*).

SCÈNE II.

Mme. WORMS, PAULINE.

Mme. WORMS.

Comme te voilà faite! est-ce que tu veux recevoir ainsi la visite que nous attendons?

PAULINE.

Ces vêtemens, ma mère, sont ceux du travail; et notre ami Frank, s'il revient aujourd'hui, me trouvera toujours bien comme je suis.

Mme. WORMS.

Il s'agit bien aujourd'hui du goût de Frank. Écoute, ma Pauline, tu ne vivras pas toujours comme une paysanne : et tu reverras bientôt ton père, inspecteur-général des forêts, comme ci-devant.

PAULINE.

Comment?

Mme. WORMS.

Le conseiller Walter qui nous protège et qui nous accompagne dans nos promenades, depuis quelque temps, t'a remarquée.

PAULINE, *surprise.*

Eh bien!

Mme. WORMS.

Il m'a parlé de manière à ne me laisser aucun doute... aujourd'hui même, il vient pour demander ta main.

PAULINE.

Avez-vous instruit notre ami de ce projet?

Mme. WORMS.

Tu sais bien qu'il est absent, et j'en suis fort aise : avec son grossier costume de montagnard il nous ferait honte, s'il paraissait devant M. le Conseiller.

PAULINE.

Honte! après tout ce que nous lui avons d'obligation!

Mme. WORMS.

Je connais comme toi toutes ses bonnes qualités; mais cela n'empêche pas que l'ensemble de cet homme ne soit inquiétant. Son habitation solitaire, ses fréquens voyages... quelquefois je serais tentée de croire!...

PAULINE.

Quoi, ma mère, d'un si honnête homme?

Mme. WORMS.

Enfin, il y a des momens où je voudrais le savoir bien loin.

Mais revenons à l'essentiel. M. le Conseiller est très-riche, il a un titre, et c'est quelque chose. Tu seras Mme. la Conseillère, tu auras voiture, domestiques, grande livrée. Quelle gloire, ma Pauline! les filles du bailli Tartaisse en mourront de dépit.

PAULINE.

Ah! chère maman, le déplaisir des autres n'ajouterait point à mon bonheur. (*elle regarde à la porte*). Voici mon père.

SCÈNE III.

PAULINE, M. et Mme. WORMS.

WORMS, *une bèche à la main.*

Eh! bon dieu, quel bouleversement; on dirait une salle de vente! Tous les meubles changés de place. Oh! la table revernie et couverte de fleurs.

Mme. WORMS, *impatientée.*

Auras-tu bientôt fini tes remarques? ne sais-tu pas que nous attendons une grande visite!

WORMS.

Laquelle?

Mme. WORMS.

M. le Conseiller privé de justice Walter.

WORMS.

Je l'avais oublié. Mais pour cela, fallait-il mettre la maison sans dessus-dessous.

Mme. WORMS.

Il fallait le recevoir sans apprêts, lui montrer notre misère?

WORMS.

Crois-tu qu'il ne la connaisse pas.

Mme. WORMS, *à sa fille.*

Va t'habiller, Pauline. (*à son mari*). Il n'est pas nécessaire que cette enfant entende nos discussions.

SCÈNE IV.

M. et Mme. WORMS.

Mme. WORMS.

Pendant que tu t'occupes du jardin, je pense moi à l'établissement de ta fille.

WORMS.

Et la vanité promet à ta misère un bon parti pour elle!

Mme. WORMS.

Plaisante ou gronde, c'est ta coutume; d'ailleurs, c'est le ton de Frank, cet autre original.

SCÈNE II.

Mme. WORMS, PAULINE.

Mme. WORMS.

Comme te voilà faite! est-ce que tu veux recevoir ainsi la visite que nous attendons?

PAULINE.

Ces vêtemens, ma mère, sont ceux du travail; et notre ami Frank, s'il revient aujourd'hui, me trouvera toujours bien comme je suis.

Mme. WORMS.

Il s'agit bien aujourd'hui du goût de Frank. Écoute, ma Pauline, tu ne vivras pas toujours comme une paysanne : et tu reverras bientôt ton père, inspecteur-général des forêts, comme ci-devant.

PAULINE.

Comment?

Mme. WORMS.

Le conseiller Walter qui nous protège et qui nous accompagne dans nos promenades, depuis quelque temps, t'a remarquée.

PAULINE, *surprise*.

Eh bien!

Mme. WORMS.

Il m'a parlé de manière à ne me laisser aucun doute... aujourd'hui même, il vient pour demander ta main.

PAULINE.

Avez-vous instruit notre ami de ce projet?

Mme. WORMS.

Tu sais bien qu'il est absent, et j'en suis fort aise : avec son grossier costume de montagnard il nous ferait honte, s'il paraissait devant M. le Conseiller.

PAULINE.

Honte! après tout ce que nous lui avons d'obligation!

Mme. WORMS.

Je connais comme toi toutes ses bonnes qualités; mais cela n'empêche pas que l'ensemble de cet homme ne soit inquiétant. Son habitation solitaire, ses fréquens voyages... quelquefois je serais tentée de croire!...

PAULINE.

Quoi, ma mère, d'un si honnête homme?

Mme. WORMS.

Enfin, il y a des momens où je voudrais le savoir bien loin.

Mais revenons à l'essentiel. M. le Conseiller est très-riche, il a un titre, et c'est quelque chose. Tu seras Mme. la Conseillère, tu auras voiture, domestiques, grande livrée. Quelle gloire, ma Pauline! les filles du bailli Tartaiffe en mourront de dépit.

PAULINE.

Ah! chère maman, le déplaisir des autres n'ajouterait point à mon bonheur. (*elle regarde à la porte*). Voici mon père.

SCÈNE III.

PAULINE, M. et Mme. WORMS.

WORMS, *une bèche à la main.*

Eh! bon dieu, quel bouleversement; on dirait une salle de vente! Tous les meubles changés de place. Oh! la table revernie et couverte de fleurs.

Mme. WORMS, *impatientée.*

Auras-tu bientôt fini tes remarques? ne sais-tu pas que nous attendons une grande visite!

WORMS.

Laquelle?

Mme. WORMS.

M. le Conseiller privé de justice Walter.

WORMS.

Je l'avais oublié. Mais pour cela, fallait-il mettre la maison sans dessus-dessous.

Mme. WORMS.

Il fallait le recevoir sans apprêts, lui montrer notre misère?

WORMS.

Crois-tu qu'il ne la connaisse pas.

Mme. WORMS, *à sa fille.*

Va t'habiller, Pauline. (*à son mari*). Il n'est pas nécessaire que cette enfant entende nos discussions.

SCÈNE IV.

M. et Mme. WORMS.

Mme. WORMS.

Pendant que tu t'occupes du jardin, je pense moi à l'établissement de ta fille.

WORMS.

Et la vanité promet à ta misère un bon parti pour elle!

Mme. WORMS.

Plaisante ou gronde, c'est ta coutume; d'ailleurs, c'est le ton de Frank, cet autre original.

WORMS, *avec affection.*

Plaisanter ou gronder, non; mais je te l'avouerai et avec chagrin, ma femme, j'entrevois pour nous un triste avenir. Tu as vendu pour t'habiller en dame, toi et ta fille, les bijoux qui nous restaient de ma pauvre mère. Une partie de notre argenterie a suivi les bijoux; aujourd'hui le reste y passera, sans doute, pour recevoir le conseiller.

Mme. WORMS.

Mon ami, tu vois avec quelle distinction flatteuse il t'accueille; ses prévenances pour Pauline, chaque fois qu'il nous rencontre, ont dû te frapper, et je puis t'avouer maintenant que le conseiller désire épouser notre enfant.

WORMS.

Le Conseiller!

Mme. WORMS.

Oui, mon cher Worms, il sait que nous appartenons à une famille honnête et considérée; il veut nous faire sortir de l'affreuse situation où nous sommes.

WORMS.

Il est temps que nous en sortions! Depuis nos malheurs, tu as affecté de braver, comme par le passé, le bailli et sa femme.

Mme. WORMS.

Si jamais Pauline devient madame la Conseillère, je la braverai bien davantage...

WORMS.

Si jamais! en attendant, le bailli, fort de ma destitution d'inspecteur forestier, devient chaque jour plus insolent. (*Il prend la main de sa femme*). Je ne veux pas te faire de reproches, mais pour subvenir à tes frivoles dépenses, ma Frédérica, j'ai contracté des dettes; le bailli Tartaiffe en a eu connaissance; pour se venger de tes mépris, de ton orgueil, il s'est fait propriétaire de nos billets, et me voilà son débiteur.

Mme. WORMS.

Cette petite ferme répondra toujours.

WORMS.

Hélas! lorsqu'il a fallu trouver les deux mille florins, pour équiper notre fils Adolphe et le soutenir pendant le premier trimestre, auprès de son excellence le ministre du prince, j'ai fait, par arrangement, l'abandon de cette ferme, si dans un terme convenu, je ne remboursais au bailli la totalité des créances, avec les deux mille florins. Je comptais alors sur les émolumens de ma place, je ne l'ai plus, et c'est aujourd'hui même que le terme fatal expire.

Mme. WORMS.

Tu me fais trembler. Pourquoi ne m'avoir pas instruite de tout cela.

WORMS.

Je ne voulais pas troubler ta tranquillité : Adolphe d'ailleurs doit me faire tenir aujourd'hui même une somme, et peut-être Frank !

Mme. WORMS.

Il n'est pas riche ! Je te l'avouerai, l'apparence de la misère est pour moi un fardeau insupportable, et ton ami Frank ne pourra nous en délivrer. Le Conseiller Walter, c'est different. Il est riche lui ! il a de l'amour pour Pauline, il faut le recevoir avec empressement ! Lui exprimer combien nous sommes sensibles à l'honneur qu'il veut faire à notre famille. (*On entend du bruit dans la coulisse*).

WORMS.

C'est la voix de Frank.

Mme. WORMS.

Revenir justement aujourd'hui ! Je vous connais, vous allez ne vous occuper que de lui.

SCÈNE V.

Les Précédens, FRANK.

WORMS, *tendant la main à Frank.*

Soyez le bien venu, cher Frank ! Votre voyage a été bien long.

FRANK.

Oui, mes bons amis, des affaires importantes m'ont retenu plus longtemps que je ne voulais ; mais ce sera je crois ma dernière absence. (*Il regarde autour de lui*).

Mme. WORMS.

Vous êtes étonné, n'est-ce pas, du changement qui s'est opéré dans cette demeure.

FRANK.

Moi ? vos cœurs sont toujours les mêmes, je n'en demande pas davantage. Parlons de choses plus importantes : j'ai une nouvelle agréable à vous annoncer. En passant à Lorentzhutte, j'ai vu votre fils Adolphe, nommé depuis peu lieutenant et employé de première classe dans les mines de ce pays.

Mme. WORMS.

De première classe ! nous devons son avancement au conseiller Walter ?

FRANK.

Au Conseiller Walter ? non, madame, vous le devez au mérite de votre Adolphe.

WORMS.

Plus encore à vos soins.

FRANK, *présentant une bourse.*

Tenez, chère maman, voilà le premier trimestre de son revenu. Jamais il n'a éprouvé un plaisir aussi vif qu'au moment où il m'a remis pour vous cet argent. Il paraît qu'il voulait y ajouter une autre somme; mais il n'a pu encore se la procurer.

WORMS.

Le brave garçon! (*à sa femme, à part*). Cette somme nous laisse loin de compte.

Mme. WORMS, *à son mari.*

Chut!.. attendons le Conseiller. (*à Frank*). M. Frank nous avons aussi quelque chose d'heureux à vous apprendre. Le Conseiller recherche notre Pauline.

FRANK, *surpris.*

Walter! (*avec véhémence*). C'est un séducteur!

Mme. WORMS.

Un séducteur!

FRANK.

Oui, madame, un séducteur. D'abord son père vient récemment d'être nommé président de la chambre, et son frère grand trésorier, et la famille fonde sur le Conseiller Walter les plus hautes espérances.

Mme. WORMS, *à son mari.*

Son père, président de la chambre! Son frère trésorier! tu entends, M. Worms.

FRANK.

Enfin, l'on travaille à faire obtenir au Conseiller, la main de la plus riche héritière du pays; la nièce du Ministre.

Mme. WORMS.

Qu'importe; s'il est épris de Pauline!

FRANK.

Qu'importe? s'acrifiera-t-il à Pauline ses brillantes espérances; s'exposera-t-il à déplaire au Prince, pour s'allier à la famille d'un homme...

Mme. WORMS.

Et d'où savez-vous tout cela?

FRANK.

C'est mon secret. Je suis certain de ce que j'avance, cela

doit vous suffire. Au reste, il me faut quelques éclaircissemens que je n'ai pu obtenir pendant mon voyage, mais que je vais trouver chez moi, sans doute à mon arrivée; et que j'aurais déjà peut-être, si le désir de vous embrasser, ne m'eut conduit d'abord en ces lieux. Quelques propositions qu'on vous fasse, Worms, ne cédez à rien avant mon retour. Bientôt vous apprendrez tout ce que je voudrais faire pour votre bonheur.

WORMS.

Quoi, vous nous quittez sans nous donner le mot de cette énigme ?

FRANK.

Plus tard, vous saurez tout; au revoir.

SCÈNE VI.

M. et Mme. WORMS.

Mme. WORMS, *vivement.*

Ah! de quel poids me soulage le départ de cet homme tout mystère! Je vous demande un peu ce que lui a fait le Conseiller Walter.

WORMS.

Il paraît le connaître beaucoup.

Mme. WORMS.

C'est un extravagant, un envieux; puisse-t-il ne plus revenir!

WORMS.

Lui! notre ami, la seule personne qui, dans les premiers instans d'une disgrâce imprévue, nous ait tendu une main secourable! Pourquoi lui en veux-tu? Parce qu'il contrarie tes idées d'opulence et d'élévation; et ses avis...

Mme. WORMS.

Sont ridicules comme sa conduite; et M. le Conseiller Walter que j'apperçois, va faire cesser toutes tes incertitudes, en s'expliquant clairement. (*Elle passe la tete dans la salle à côté*). Pauline, Pauline!

WORMS.

Nous allons voir.

SCÈNE VII.

Les Précédens, LE CONSEILLER, PAULINE.

LE CONSEILLER, *suivi d'un domestique.*

Que le bailli Tartaiffe tienne prêts les papiers dont je pourrai avoir besoin. (*Le domestique sort*).

Mme. WORMS, *avec joie.*

C'est sans doute pour faire dresser un contrat. (*Elle appelle*). Pauline !

PAULINE, *habillée.*

Me voici, ma mère !

LE CONSEILLER, *d'un ton léger.*

Eh bien, mon cher inspecteur !

Mme. WORMS, *à part.*

Son cher inspecteur.

LE CONSEILLER.

Je viens avec plaisir vous annoncer que votre pension de retraite est augmentée de cent écus ; c'est peu de chose, mais ce n'est qu'en attendant mieux.

WORMS.

M. le Conseiller, ma reconnaissance !

Mme. WORMS.

Et celle de la famille !

LE CONSEILLER.

Laissons cela. Trop heureux d'avoir saisi l'occasion de vous être utile.

Mme. WORMS, *triomphante.*

Eh bien, mon ami !

LE CONSEILLER.

Pourrais-je jamais faire assez pour une famille aussi intéressante ! (*Il baise la main de Pauline*).

PAULINE, *voulant retirer sa main.*

Monsieur.

Mme. WORMS, *à demi-voix.*

Allons, allons, elle sera madame la Conseillère.

LE CONSEILLER.

Savez-vous, mon cher Worms, que vous êtes un heureux père ? vous avez une enfant charmante, une épouse qu'on prendrait pour la sœur de sa fille.

Mme. WORMS, *faisant la révérance.*

Que de bontés, M. le Conseiller.

PAULINE, *à elle-même.*

Voilà ma pauvre maman subjuguée.

LE CONSEILLER, *appercevant une harpe ou un piano.*

Comment une harpe ?

Mme. WORMS.

Pauline quelquefois occupe ainsi ses momens de loisir, (*à Pauline*) va à ta harpe.

PAULINE, *à sa mère.*

Je n'oserai jamais.

LE CONSEILLER.

Si mes prières avaient assez d'influence.

Mme. WORMS.

Elle sera trop heureuse d'être agréable à M. le Conseiller. (*à Pauline*). allons, de la grâce, de l'à-plomb, de la voix.

PAULINE.

Air : *de Piccini.*

Douce amitié, quels cœurs sauvages
N'adoucis-tu par tes bienfaits!
Tu prodigues à tous les âges
Les plaisirs purs, les jours de paix.
Sans trouble, mon âme ravie,
Se livre à ton charme vainqueur.
Amitié, sois toute la vie
L'unique besoin de mon cœur.

De l'amour on vante les chaînes,
Mille cœurs adorent sa loi;
Mais il cause dit-on des peines,
Je n'en connais point avec toi.
Sans trouble, etc.

LE CONSEILLER, *avec fatuité.*

Charmant, mademoiselle, enchanteur! tout en vous se trouve réuni, beauté, talent.

WORMS.

Sa mère à guidé ses premiers essais; et notre ami de la montagne a fait le reste.

LE CONSEILLER.

Votre ami de la montagne!

Mme. WORMS, *vivement.*

Un original qui habite dans ce canton et qui paraît vous connaître.

LE CONSEILLER.

Moi!

Mme. WORMS.

Vous-même. Il nous a parlé de votre avancement prochain.

WORMS, *avec intention.*

Oui, M. le Conseiller. Il a même ajouté que M. votre père venait d'être nommé président de la chambre, [illegible]re frère trésorier de la couronne.

LE CONSEILLER, *surpris.*

C'est vrai. Mais je ne puis concevoir... Ces promotions ne sont pas encore publiques. Le prince, le ministre, et mon père

seuls. (*à Worms*). et c'est votre habitant de la montagne qui vous a dit cela?

WORMS.

Oui, M. le Conseiller.

LE CONSEILLER.

Vous l'appelez ?

WORMS.

Frank.

LE CONSEILLER.

Frank! ce nom m'est tout à fait inconnu. Et quelle espèce d'homme ?

Mme. WORMS.

Un homme bizarre, extraordinaire.

LE CONSEILLER.

Et vous dites qu'il demeure?

WORMS, *montrant de la main.*

Sur la montagne, dans le vieux château.

LE CONSEILLER.

Comment ce château qu'on regarde comme une retraite de contrebandiers.

TOUS, *surpris.*

De contrebandiers !

Mme. WORMS, *à elle-même.*

J'ai toujours eu des doutes! (*haut*). et croiriez vous, M. le Conseiller, qu'il nous a assuré que vous étiez sur le point de former une grande alliance.

LE CONSEILLER, *à part.*

Oh! oh! (*haut, d'un air dégagé*). Quelle imposture! si cela était, me verriez-vous ici près de la belle Pauline.

Mme. WORMS, *à son mari.*

Je savais bien, moi, qu'il n'en était rien.

LE CONSEILLER, *rassuré.*

V[illegible] avez raison, madame, la grâce et les vertus de votre aima[illegible]le sont garans de mon amour pour elle.

Mme. WORMS.

Nous n'avons jamais douté de la pureté de vos intentions, M. le Conseiller.

LE CONSEILLER.

Belle [illegible]man, vous me rendez justice.

WORMS.

Frank nous a cependant assuré...

LE CONSEILLER.

Pouvez-vous croire.

Mme. WORMS, *l'interrompant.*

Non, non, M. le Conseiller. la jalousie le fait parler; il fuit la société et la calomnie, voilà tout. Allons, mon ami, allons ne t'oppose point au bonheur de ta fille.

LE CONSEILLER.

Cet instant sera un des plus beaux de ma vie.

Mme. WORMS, *à son mari.*

Je donnerais tout au monde pour que le bailli Tartaiffe fût témoin de notre triomphe.

PAULINE.

Il nous manque notre bon ami Frank et mon frère.

LE CONSEILLER.

Il est heureux, ce Frank, d'inspirer un pareil désir.

PAULINE.

Nous lui devons tant!

LE CONSEILLER.

Vous excitez singulièrement ma curiosité sur cet étrange personnage. (*à part*). Il serait important pour moi de le connaître. (*à Pauline*). Il a toute votre confiance, à ce qu'il paraît!

Mme. WORMS.

Bien malgré moi, je vous assure, M. le Conseiller... Ses visites m'inquiètent; sa manière de vivre, son habitation, ses armes!

LE CONSEILLER, *prend un souvenir et note.*

Ses armes!

Mme. WORMS.

Oui, tout ceci joint à ce que vous nous avez dit, me fait craindre que ce ne soit un aventurier dangereux. Mais il leur a tourné la tête à tous deux.

WORMS, *avec force et sentiment.*

Femme, tant que tu n'as attaqué que son extérieur, je t'ai laissé dire; mais oser élever des soupçons sur sa probité, je ne le permets à personne en ma présence. Personne, chez moi, n'aura droit de calomnier celui dont le travail et l'amitié m'ont soutenu dans mes infortunes.

Mme. WORMS.

Ah! mon dieu, ne te fâche pas. Mais aussi pourquoi venait-il nous engager à fermer notre porte à M. le Conseiller; à rejeter une alliance aussi honorable qu'avantageuse?

WORMS. *appercevant Frank.*

Pourquoi? tiens; je suis sûr qu'il ne craindra pas de le dire lui-même.

SCÈNE VIII.

Les Précédens, FRANK.

Mme. WORMS, *à part.*

Quel contre-temps insupportable !

FRANK.

Je dérange peut-être ? Vous avez du monde.

WORMS, *avec franchise.*

Vous ne pouviez arriver plus à propos.

LE CONSEILLER, *assis.*

(*A part*). Prenons l'avance. (*à Frank*). Dites-moi, brave homme, on assure que j'ai l'honneur d'être connu de vous.

FRANK, *le regardant de la tête aux pieds.*

On dit la vérité, M. le Conseiller Walter.

LE CONSEILLER, *à part.*

Je cherche envain à reconnaître cette voix. (*haut*). On assure aussi qne vous possédez l'art de pénétrer dans les secrets de famille.

FRANK.

Cela m'arrive quelquefois, M. le Conseiller.

LE CONSEILLER.

Et que vous n'ignorez rien de ce qui se passe dans la mienne.

FRANK.

Cela peut être encore. J'attends même, à votre sujet, une lettre qui tarde beaucoup au gré de mon impatience.

LE CONSEILLER.

Et sur quel objet, mon cher ?

Mme. WORMS.

Nous n'avons nul besoin de vos renseignemens ; nous sommes sensibles à l'honneur que nous fait M. le Conseiller d'aimer notre Pauline, et de nous élever jusqu'à lui. Sa délicatesse et sa bonté sont connues, et je ne sais pourquoi vous venez nous troubler.

FRANK.

Madame, plusieurs motifs m'y forcent et particulièrement la sincère amitié que je porte à Worms. Permettez-moi donc une observation à monsieur, qui a tant de délicatesse, il en sentira tout le poids. Il aime Pauline, on le croit sans peine, et c'est beaucoup d'honneur pour vous, si voulez, mais les intentions bien connues de la famille Walter seront toujours un obstacle insurmontable à cet hymen, et j'en ai la certitude, moi.

LE CONSEILLER, *déconcerté.*

Vous?..

Mme. WORMS.

Ah vous! Écoutez donc M. le Conseiller, il assure le contraire.

LE CONSEILLER, *embarrassé.*

En effet, monsieur, quelle audace d'afficher une connaissance si parfaite des résolutions d'une famille qui vous est totalement étrangère?

FRANK.

Monsieur le Conseiller, j'ai l'audace d'un pauvre diable qui a vu le monde, et qui le connaît un peu, j'espère vous en faire convenir. (*Il s'éloigne et cause avec Worms, tandis que le Conseiller se rapproche des dames*).

LE CONSEILLER, *avec intention.*

C'est quelqu'intrigant.

Mme. WORMS.

Vous pourriez bien avoir raison, monsieur le Conseiller.

PAULINE.

Non, maman.

Mme. WORMS, *interrompant sa fille.*

Laisse parler monsieur le Conseiller.

LE CONSEILLER.

Belle Pauline, un homme qui, par des motifs que nous connaîtrons bientôt, et par l'ascendant que lui donnent quelques services intéressés, abuse des cœurs honnêtes et confians, ne peut être qu'un aventurier. (*à madame Worms*) ou quelque chose de pire. (*On frappe avec force à la porte*).

Mme. WORMS.

Qui peut frapper ainsi? (*Pauline va ouvrir*).

SCÈNE IX.

Les Précédens, UN MINEUR.

PAULINE.

C'est un mineur de Lorentzhutte.

WORMS.

Que demandez-vous?

LE MINEUR.

M. Frank, du vieux château, de la part du lieutenant Adolphe.

FRANK.

C'est moi, mon ami.

LE MINEUR.

Ah! je vous reconnais à la description que M. Adolphe m'a faite de votre personne. (*il tire une lettre, cachée dans la doublure de son habit*). Il m'avait fait prendre quelque précaution, comme vous voyez.

PAULINE.

Vous êtes attaché à mon frère?

LE MINEUR.

Quand il faut de la diligence et du dévoûment, tous ceux qui reçoivent les ordres du lieutenant Adolphe sont là. Aussi ai-je couru comme un lièvre à travers vos rochers et vos clarières. Il y a bien de quoi s' perdre ou s' casser l' cou vingt fois. C'est égal; j'ai trouvé le vieux château, enfin; et un pâtre m'a dit: puisqu'il n'est pas chez lui, descendez au village; il ne peut être que chez l'honnete Worms.

(*Pendant le récit du mineur, Frank a parcouru la lettre. Sa figure exprime les diverses sensations qu'il éprouve; il fixe Walter à plusieurs reprises, avec indignation et ensuite avec mépris*).

FRANK, *au mineur.*

Mon garçon, ta diligence me rend un grand service. Tiens, prends ce ducat.

LE MINEUR.

Vous avez une manière de dire cela qui fait qu'on ne peut vous refuser.

FRANK, *au mineur.*

Va m'attendre à la brasserie et te reposer.

LE MINEUR.

Cela suffit, M. Frank.

SCÈNE X.

M. ET Mme. WORMS. PAULINE, FRANK, LE CONSEILLER.

FRANK.

Cette lettre vient de Lorenzhutte, M le Conseiller. Et voilà ces détails qui vous regardent personnellement.

LE CONSEILLER, *le fixe.*

Personnellement.

FRANK.

Oui, personnellement, monsieur.

LE CONSEILLER, *impatienté.*

C'est trop m'arrêter!

FRANK.

Un moment, M. le Conseiller. Les motifs qui vous conduisent dans cette maison sont avoués par l'honneur.

LE CONSEILLER.

Le doute serait une offense.

FRANK, *lui présentant la lettre.*

Worms, lisez, je vous prie.

WORMS, *lit.*

« Cher Frank, le Conseiller privé de justice, Walter, est
» un malheureux qui veut tromper Pauline.

TOUS.

Lui!

WORMS, *continuant de lire.*

« Sans les nouveaux devoirs qui me retiennent, je serais
» déjà auprès de ma sœur. Walter lui réserve le même sort
» qu'à la malheureuse Caroline, la fille de l'ancien directeur
» des mines de Lorentzhutte. Après avoir employé une pro-
» messe de mariage pour la séduire, il a délaissé sa victime,
» qui a vu mourir son père de chagrin, et est allé ensevelir
» sa honte dans quelque retraite inconnue. Mon cher ami, je
» sais qu'en instruisant mon père de ces détails, je hâte la
» ruine de notre famille. »

Mme. WORMS.

Nous ruiner! grand dieu!

WORMS, *continuant de lire.*

» Le Bailli Tartaiffe, créature du Conseiller, lui a passé
» toutes les créances qu'il a sur mon père. Je tiens ces détails
» du premier créancier, maintenant à Lorentzhutte.

FRANK.

Comment, Worms, vous ne m'aviez pas parlé de ces créances!

WORMS, *continuant de lire.*

» Si mon père est obligé de renoncer à l'asile qui lui reste,
» je vous connais Frank. Et dès que mes appointemens seront
» échus, je m'acquitterai envers vous. » (*à Walter*). Une pareille lettre!

LE CONSEILLER.

Est une manœuvre adroite de cet homme.

WORMS, *sévèrement.*

Une manœuvre adroite! monsieur, cet homme est mon ami; mon fils est son élève et tous deux sont incapables d'une infamie!

LE CONSEILLER.

Ainsi, votre entêtement et votre crédulité me forceraient dans tous les cas, à user des droits que vous annonce cette lettre.

WORMS.

Je vous entends, monsieur.

FRANK.

Le fruit des travaux d'un fils chéri n'acquitte qu'une faible partie de la dette; mais dans cinq jours, si M. le Conseiller veut attendre...

LE CONSEILLER, *effrontément à Pauline.*

Sans de perfides insinuations, un mot de votre bouche, belle Pauline, eut tout concilié.

PAULINE.

Ah! si je devais sauver ma famille en le prononçant!

FRANK.

Un mensonge, Pauline, vous ne le ferez pas.

PAULINE, *fixant Walter.*

Vous avez raison, M. Frank, mon cœur le désavouerait.

LE CONSEILLER.

C'est fort bien. Je pénètre le motif de votre ami, mademoiselle Pauline, et l'éloignement qu'on me témoigne. (*à Worms*) Monsieur, vous connaissez vos engagemens, préparez-vous à les remplir. (*à Frank, avec la plus grande intention*). Et vous, monsieur l'inconnu, vous n'aurez pas longtemps à vous applaudir de votre triomphe.

FRANK.

Et vous de votre insolence, M. le Conseiller.

(*le Conseiller sort*).

SCÈNE XI.

M. ET Mme. WORMS, PAULINE, FRANK.

Mme. WORMS.

Arrêtez, arrêtez, M. le Conseiller. (*elle revient*). je ne puis croire qu'il soit assez peu généreux pour abuser de l'affreuse position où nous sommes.

FRANK.

Vous jugez de lui d'après vous, madame Worms:

Mme. WORMS, *à Frank.*

Sans vous, tout cela ne serait pas arrivé.

WORMS.

Femme, ce reproche n'est pas dans ton cœur.

Mme. WORMS.

Car enfin, quand M. le Conseiller aurait fait autrefois quelques folies de jeunesse, était-ce une raison de croire qu'il voulait se jouer de nous.

FRANK, *vivement.*

C'est à sa conduite à prouver si j'ai tort.

(*On entend du bruit dehors*).

SCÈNE XII.

M. ET Mme. WORMS, PAULINE, FRANK, Paysans, Paysannes, ménétriers, *avec des guirlandes de fleurs et en habits de fête.*

WORMS.

Quel tapage! pourquoi ces instrumens, ces fleurs, cette gaîté!

Mme. WORMS.

Hélas c'est moi qu'il leur avait dit de se réunir, j'étais loin de m'attendre à ce qui nous arrive. (*Les jeunes gens et les jeunes filles apportent des fleurs aux dames*).

WORMS.

Mes amis, l'instant n'est pas favorable!

Mme. WORMS, *interrompant.*

Allez vous faire éclater notre honte. Faisons plutôt contre mauvaise fortune...

PAULINE, *regarde par la fenêtre.*

Ah! mon dieu!

WORMS.

Qu'as-tu?

PAULINE.

Des gens de justice s'assemblent à notre porte... Le bailli Tartaiffe est à leur tête.

Mme. WORMS.

Quelle humiliation! je n'y survivrai pas.

PAULINE.

Ma mère, rassurez-vous.

SCÈNE XIII.

Les Précédens, LE BAILLI, ses deux Greffiers.

LE BAILLI.

Je suis enchanté de vous trouver rassemblés, M. Worms, vous connaissez le sujet de ma visite, et vous avez sans doute les moyens de satisfaire... Vous ne me dites rien. Je ne connais qu'une chose moi, c'est mon devoir. Je vais vous donner lecture de certaine ordonnance, écoutez en silence :

« De par son Altesse Sénérissime, etc., etc., il est enjoint au nommé Worms, de payer aujourd'hui, 20 Juillet 1640, la somme de 2000 florins, montant de divers billets à ordre par lui souscrits, au profit du sieur Walter, Conseiller privé

de justice, au grand baillage de Meklembourg, et à défaut de verser ladite somme entre nos mains, avons autorisé et autorisons notre bailli de Rowelden, à saisir et séquestrer la propriété dudit Worms; lui enjoignons d'en sortir, et de laisser libres, les lieux, manoirs et dépendances de ladite propriété. »

Mme. WORMS.

Comment, M. Tartaiffe, vous vous êtes chargé d'une pareille commission.

LE BAILLI.

Avec tout le chagrin que vous pouvez concevoir, madame Worms; mais je ne transige point avec les principes, et je ne puis différer un moment l'exécution.

WORMS.

Je n'ai pas la somme entière!...

LE BAILLI.

Tant pis, tant pis, mon cher Worms.

WORMS.

Si une partie pouvait appaiser...

LE BAILLI.

La justice ne veut pas d'à-compte... La totalité, cela me désespère, d'autant plus, mon cher voisin, que j'ai pour vous la plus sincère estime, mais le devoir est là.

FRANK.

La justice, bailli, l'humanité vous ordonnent de sauver un malheureux père de famille de sa ruine, en lui accordant quelque délai.

LE BAILLI.

De quoi se mêle cet homme? (*Il l'examine*). Je le reconnais au signalement. (*A Frank*). Dites donc l'ami, nous pourrions bien avoir quelque chose à démêler ensemble.

FRANK, *avec ironie.*

Avec vous, bailli Tartaiffe, tant mieux; je ne serais pas fâché de vous apprendre à vivre.

LE BAILLI, *remuant la tête.*

C'est bon, c'est bon, monsieur le raisonneur.

PAULINE, *suppliante.*

Monsieur le bailli.

LE BAILLI.

Belle Pauline, M. le Conseiller est offensé; et ma charge veut!..

FRANK, *durement.*

Faites votre métier, bailli Tartaiffe, et taisez-vous.

LE BAILLI.

Ah! vous n'avez pas d'argent et vous parlez en maître. (*A un greffier*). Approchez, Cœur-de-roche. A l'œuvre et verbalisons, vîte un inventaire exact de tout ce que renferme cette propriété. (*A Worms*). Je souffre au fond; mais l'homme public...

FRANK, *amenant la famille sur l'avant-scène.*

Laissez ces misérables à leur vengeance, mon asile devient le vôtre; j'ai quelques terres abandonnées, nous les défricherons; partout le travail nourrit l'homme. Pauline et sa mère s'occuperont des soins du ménage, nous ferons le reste et nous ne manquerons pas.

LE BAILLI, *à part.*

Nous verrons...

WORMS.

Tombons aux pieds de notre bienfaiteur.

FRANK.

Dans mes bras, sur mon cœur, c'est la place de l'amitié. (*Il les presse sur son cœur*).

LE BAILLI, *les examinant.*

C'est bien, très-bien, c'est à fendre le.... (*Il appelle*). Cœur-de-roche, continuez votre procès-verbal.

(*Frank prend le bras de Pauline. Worms entraîne sa femme qu'il détermine avec peine à le suivre. Les paysans témoignent leurs regrets; le bailli et le greffier. verbalisent.*

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théâtre représente l'intérieur de l'habitation de Frank, le fond laisse appercevoir la montagne dans son entier. A droite, dans la salle, une cheminée gothique; au dessus, un hevalet disposé pour recevoir des armes à feu; de coté et utre, des planches sur lesquelles on voit rangés des mine ux, des oiseaux empaillés, un télescope, des cors de cha . Une porte à gauche donne dans l'intérieur du vieux chât

SCÈNE PREMIÈRE.

M. ET ne. WORMS, PAULINE, *endormie dans une gr et vieille bergère près de la cheminée.*

Mme. RMS, *assise aussi auprès d'une table.*

Quelle nu dans quel asile! (*elle se lève et regarde au-*

tour d'elle, le jour commence à poindre.) Une véritable caverne, où je ne suis entrée qu'en tremblant.

WORMS.

Avec quelle cordialité Frank nous y a reçus.

Mme. WORMS.

Tu as beau dire, tout m'est suspect ici, jusqu'à ce mélange de misère et de luxe scientifique qui frappe les yeux, autour de cette salle délâbrée. Ces bucherons, qui lui obéissent et qui se sont empressés, à sa voix, de nous transporter ma fille et moi jusqu'à ce triste séjour, me semblaient autant d'hommes déguisés.

WORMS.

Que tu es insensée avec tes folles visions! est-il étonnant qu'un homme instruit s'entoure d'objets de science et d'arts, et qu'un homme bon et humain s'attache des cœurs simples et reconnaissans.

Mme. WORMS.

Mais où puise-t-il ses ressources pour obliger? car il en a. Quels mets choisis il a étalés sur la table rustique. Et tout à l'heure, il a emporté de l'or.

WORMS.

Eh! bien, que présumes-tu de-là.

Mme. WORMS, *vivement.*

Tout. (*Elle regarde Pauline endormie.*) Pauvre enfant!

WORMS.

Elle dort tranquille au moins; et sans Frank, elle devenait peut-être la victime d'un séducteur.

Mme. WORMS.

Il adorait Pauline, et l'amour a ramené à l'honneur plus d'une âme corrompue.

WORMS.

Ma Frédérica, l'idée d'être la belle mère d'un Conseiller au grand baillage du duc de Meklembourg ta éblouie et t'occup encore. Une voiture à tes ordres, des gens à ta suite, de l'écl du bruit, des hommages; nos petits bourgeois des environs miliés, la femme du bailli Tartaiffe au désespoir, fer nt tes yeux sur tout le reste. Ah! cesse d'être injuste enver tre bon, notre unique ami. Si tes prétentions à la grande que j'ai excusés avec trop d'indulgence, si ton manque d'é omie, il m'est dur de te faire ce reproche, mais il est just te dire la vérité, si ton manque d'économie nous a ruin est-ce la faute de Frank? par ses leçons, mon fils est deve un homme

recommandable. L'éducation de Pauline est son ouvrage; et ma Frédérica ose murmurer.

Mme. WORMS.

Pardon, mon ami, pardon, mais je me trouve si malheureuse.

WORMS, *regardant Pauline.*

Ta fille s'éveille. Ne lui donne point l'exemple du découragement.

Mme. WORMS, *lui tendant la main.*

Tu as raison, me voilà résignée.

WORMS.

A la bonne heure.

PAULINE, *regarde autour d'elle.*

(*Elle apperçoit ses parens*). Bonjour, bon père, et vous, chère maman. Mais où donc est notre cher Frank?

WORMS.

Il est allé chercher les provisions pour ses nouveaux hôtes, et n'a pas voulu que je vous laisse seules pour l'accompagner. Tiens, le voilà qui descend la montagne.

PAULINE.

Avec quelle rapidité! l'obligeance lui donne des aîles! (*Elle va au-devant de lui*).

SCÈNE II.

M. ET Mme. WORMS, PAULINE, FRANK, des Bucherons.

PAULINE, *regardant le panier que portent les bucherons.*

Tout ce que ma mère aime! Vous vous faites donc une étude de nos goûts pour les prévenir?

FRANK, *à Pauline.*

L'amitié les devine. (*Aux bucherons*). Portez tout cela dans la pièce du fond. (*Les bucherons sortent*).

SCÈNE III.

M. ET Mme. WORMS, PAULINE, FRANK.

FRANK, *aux dames.*

Aujourd'hui seulement, je suis votre pourvoyeur, mesdames; désormais ce soin vous regardera toutes deux. L'air chagrin, madame Worms! vous éprouvez bien des regrets!

Mme. WORMS.

Il est si cruel de toujours descendre. Je me faisais une si belle fête de voir ma fille mariée avantageusement.

FRANK.

Au prix de son bonheur.

PAULINE.

Frank a raison, ma mère, la plus affreuse misère est préférable.

Mme. WORMS.

Et la petite pension que nous devions au crédit du Conseiller.

WORMS.

Tu ne dois plus y compter.

FRANK.

Il vous reste des bras et du courage.

Mme. WORMS.

Triste ressource !

FRANK.

Certaine du moins, madame Worms, vous faites de la broderie, je vous procurerai de l'ouvrage.

PAULINE.

Et moi, je veux.....

FRANK.

Oui, Pauline; l'instant est venu de faire valoir vos talens. Vous peignez agréablement; j'ai à la ville des connaissances qui ne vous laisseront pas oisive. Nous serons tous occupés; Worms et moi, à l'aide de quelques ouvriers que j'ai retenus ce matin, nous défricherons le terrain du revers de la montagne. il m'a paru propre à la culture; et le soir, le soin de nous délasser vous regardera particulièrement. Pauline, j'ai fait demander un instrument.....

Mme. WORMS.

Un instrument! de l'ouvrage! Mais qui êtes-vous donc!

FRANK, *souriant.*

Un ami sincère, qui s'occupe de vous procurer une existence douce et indépendante du caprice et de la méchanceté des hommes.

PAULINE.

Et nous allons vivre toujours avec vous? Comme je vais être heureuse!

WORMS.

Près de vous, Frank, on trouve de la force contre toutes les adversités.

Mme. WORMS, *avec abandon.*

Il est vrai! Vous parviendriez presque à me reconcilier avec ma situation. (*reprenant son caractère*). Cependant vous conviendrez que ce n'est pas au fond d'un désert que ma fille trouvera un établissement.

FRANK.

Pourquoi non ! Il ne faut qu'un instant, nne circonstance..,

PAULINE.

Oh! toutes les circonstances qui me sépareraient de vous me feraient mourir de chagrin. Ma situation me plaît, je n'en veux pas changer.

FRANK. *lui serrant la main.*

Vous êtes une aimable enfant, Pauline. (*à Worms*). Allons visiter nos travaux.

Mme. WORMS, *à part.*

Je m'y perds, il y a quelque chose là-dessous.

WORMS.

Au revoir, femme. Sans adieu, Pauline.

PAULINE.

Oui, oui, sans adieu. (*Worms et Frank sortent*).

SCÈNE IV.

Mme. WORMS, PAULINE.

PAULINE.

Eh bien, ma mère? vous disiez : qu'allons-nous devenir! j'espère que vous n'êtes plus inquiète. Quel homme généreux.

Mme. WORMS, *à elle-même.*

Oui, si l'on savait ce qu'il est.

PAULINE.

Pour le payer de ce qu'il fait pour nous, je lui consacrerais ma vie entière.

Mme. WORMS, *surprise.*

Ta vie entière! (*A part*). Aurait-elle du penchant pour lui.

PAULINE.

Cela vous étonne! Vous m'avez si souvent reproché mon indifférence! Vous voyez bien, ma mère, que je me corrige. Aussi qui n'aimerait Frank.

Mme. WORMS.

Il est vrai comme tu le dis, qu'il est généreux; mais avec pas beau.

de ca-

a de le re-

mportance).

ci ?

PAULINE, *vivement.*

Je n'ai pas fait attention à sa figure.

Mme. WORMS.

Elle est pourtant remarquable. Et par l' avoir; il te tiendrait lieu de père.

PAULINE.

Aussi je l'aime autant qu'un père. Je suis h ous le dira.

qu'il me prodigue. Sa conversation me p
exemple élève mon âme. Est-il là ; j'aim
le son de sa voix, son silence même ; n
son souvenir, et le bruit de ses pas, que
revient, a encore du charme pour moi.

Mme. WORMS, *à elle-m*

Cet aveu suffirait pour m'éclairer su
Ma fille aimer un! (*Elle s'arrête, pren*
et lui dit avec la plus grande confian
moi bien...

SCÈNE V.

Les Précédens, LE BA

LE BAILLI, *en deho*

Où diable est donc l'entrée de ce séjo

PAULINE, *effrayée*

C'est la voix du Bailli Tartaiffe.

LE BAILLI.

J'ai cru, en vérité, que je ne parvien
débris de château.

Mme. WORMS, *avec curi*

Quels motifs vous y conduisent?

LE BAILLI.

Mon devoir d'abord, madame Worm
cère que vous ne pensez, de vous être u

PAULINE.

Voilà qui est surprenant, monsieur le

LE BAILLI.

Elle pétille d'esprit, la petite espiègle

Mme. WORMS.

Mon mari est absent, permettez...

LE BAILLI.

Je le sais, et c'est avec vous seule que j

PAULINE.

Oui, maman. (*A part*). Mais j'aurai l'oreille au g
me méfie de ce vilain Tartaiffe. (*Elle entre dans la
côté, et revient derrière le fauteuil où elle dormait.*

Mme. WORMS.

Parlez, monsieur le bailli!

LE BAILLI.

Monsieur le Conseiller Walter n'a pu supporter d
froid les insultes de ce Frank, et dans un premier mou
de colère, il a rompu la paille.

Mme. WORMS.

Eh bien!

LE BAILLI.

Eh bien, madame Worms, de plus en plus épris d
fille, animé, quoi qu'on ait voulu vous faire entendre,
tentions les plus pures, il s'est repenti de sa précipitatic
lontaire et m'envoie auprès de vous.

Mme. WORMS.

Auprès de moi!

PAULINE, *à part.*

Ecoutons bien.

LE BAILLI.

Auprès de vous, d'abord parce qu'il a en votre juge
plus grande confiance.

Mme. WORMS

Vraiment.

LE BAILLI.

Ah! c'est comme cela. Il a à se plaindre de votre famill
justice à qui de droit.

Mme. WORMS.

Si mon mari était présent.

LE BAILLI.

Votre mari examine, je ne sais quoi, sur la monta

Mme. WORMS.

Vous m'effrayez !

LE BAILLI.

Savez-vous à quelle espèce d'homme vous avez à faire?

Mme. WORMS.

Aurait-on découvert?

LE BAILLI.

Vous entendrez le conseiller Walter. Entre nous, madame Worms, une femme sensée comme vous n'est pas à deviner le but des calomnies de Frank; vous a-t-il donné la lettre de votre fils?

Mme. WORMS.

Non..

LE BAILLI.

Non sans doute, et il ne vous la donnera pas; ce ne serait pas la première supposition...

Mme. WORMS.

Il se pourrait!

LE BAILLI.

Ses intentions je dirai même sa passion, n'ont pu échapper à votre clairvoyance.

Mme. WORMS.

Quelques mots de ma fille, en effet m'ouvrent les yeux.

LE BAILLI.

Notre mystérieux voulait vous faire payer chèrement de prétendus services.

Mme. WORMS.

Je commence à en avoir peur.

LE BAILLI.

Mais l'honorable conseiller Walter est si bon qu'il prend à cœur l'intérêt de votre famille comme le sien propre. Il connait l'élévation de votre caractère, l'innocence de votre fille; malgré tout, je puis vous l'avouer, il se dispose à vous replacer au rang qui vous appartient.

PAULINE, *à part.*

Ma mère n'y tiendra pas.

LE BAILLI.

Et quand au gaillard adroit, il faut en convenir, très-adroit, dont vous partagez imprudemment la demeure, la justice...

PAULINE, *s'avançant avec précipitation.*

Eh! que pourra dire la justice du meilleur des hommes?

LE BAILLI.

Ah! vous écoutez aux portes, mademoiselle Pauline, c'est vilain, fort vilain, mademoiselle; mais enfin ce meilleur des hommes fait ou doit faire partie d'une bande de faux-monnoyeurs.

Mme. WORMS, *frappant dans les mains.*

Là

PAULINE.

Quelle horreur!

LE BAILLI.

La bande est connue dans le pays. Ce vieux château est signalé. Frank est suivi; on sait tout ce que renferme cette retraite... des choses extraordinaires.

PAULINE.

Extraordinaires.... des minéraux.

LE BAILLI.

Indispensables pour les études de ces messieurs.

PAULINE.

Quelques drogues de pharmacie.

LE BAILLI.

Pour soigner les amis. Le vif argent produit des effets dangereux quelquefois.

PAULINE.

Un télescope.

LE BAILLI.

Pour découvrir à toute heure et sur tous les points les importans.

PAULINE.

Des cors-de-chasse.

LE BAILLI.

Pour les signaux à donner au loin. (*Montrant le chevalet chargé d'armes*). Et les fusils en cas d'attaque imprévue.

Mme. WORMS.

Ah je vois maintenant la profondeur de l'abîme où nous sommes.

PAULINE.

Je vois que tout servira d'aliment à votre méchanceté.

Mme. WORMS.

Taisez-vous, mademoiselle, ne vous permettez plus d'écouter....

PAULINE.

Ma mère, il s'agit....

Mme. WOMS.

De vous taire, vous dis-je.... Vous êtes ensorcelée. Retournez à vos occupations.

PAULINE, *à part.*

Je braverai tout. (*Elle entre dans la salle*).

Mme. WORMS.

Ah! que M. le Conseiller vienne; qu'il vienne, je meurs d'effroi que mon mari ne soit regardé comme le complice d'un faux-monnoyeur. (*Tandis que madame Worms suit sa fille jusqu'à la porte de la salle, le Conseiller entre*).

SCÈNE VI.

Mme. WORMS, PAULINE *cachée*, LE BAILLI, LE CONSEILLER.

LE BAILLI, *amenant le Conseiller.*

Entrez, monsieur le Conseiller; je vous l'avais bien dit, la bonne dame est disposée on ne peut mieux. (*à madame Worms qui revient*). Je dis à monsieur le Conseiller privé qu'il ne doit pas vous en vouloir d'un refus que vous ne faisiez qu'avec peine. (*Dès l'entrée du Conseiller, Pauline sort de la salle, sans être vue, et monte précipitamment la montagne*).

Mme. WORMS.

Oh! certainement, monsieur le Conseiller, si j'avais été instruite.... comment il est vrai que cet homme est un faux-monnoyeur?

LE CONSEILLER.

Rien de plus vrai, madame Worms; du moins tout le fait présumer, et peut-être ceux qui doivent l'arrêter sont en route vers ces lieux.

Mme. WORMS.

Grand dieu, et nous?

LE CONSEILLER.

Je vous prends sous ma protection.

Mme. WORMS.

Quelle générosité!

LE BAILLI, *au Conseiller.*

Elle est vaincue!

LE CONSEILLER.

Connaissez l'empire que la belle Pauline a pris sur mon cœur, et dont, malgré nos griefs, l'amour ne me permet pas de vous dérober la plus grande preuve. Hier, en vous quittant, à mon arrivée à la ville, mon père me parla en effet d'un établissement qui contrarie mes intentions; je répondis que

mon cœur, engagé en d'autres liens, ne consentirait point à ce sacrifice. Voici les conclusions paternelles : « Il est impos-« sible que mon fils ait fait choix d'une femme indigne de sa « maison. Si celle qu'il aime est belle, sage et tient à une « famille honnête, je me charge d'amener le prince à signer « au contrat. »

Mme. WORMS.

Mais, si le prince s'oppose...

LE CONSEILLER.

J'ai prévu cette réflexion prudente. Demain, vous unissez secrètement Pauline à mon existence; j'en informe mon père; lui-même se charge de soutenir les premiers reproches du prince; je demande la permission de présenter ma femme à la cour.....

Mme. WORMS, *avec ivresse.*

A la cour! (*par réflexion*) Mais comment ferez-vous entendre à Worms....

LE CONSEILLER.

Il vous aime, et une fois détrompé sur le compte de Frank... (*A Tartaiffe*). Porte le dernier coup à ses incertitudes.

LE BAILLI.

Si vous voulez permettre, monsieur le Conseiller, je vais toujours, à l'aide de Dure-serre et de Cœur-de-roche, procéder...

Mme. WORMS.

Vous me faites frémir!

LE CONSEILLER.

Il faut séparer votre mari de ce Frank, dont le sort va être à jamais fixé.

LE BAILLI.

Il y aurait d'ailleurs un moyen de tout arranger sans bruit, pour que ces dames n'aient pas le spectacle de l'arrestation d'un homme auquel elles doivent de la reconnaissance. Car enfin c'est un brigand, bon pour l'état; mais c'est leur bienfaiteur; je suis juste moi, ne serait-il pas assez convenable, dis-je, que madame Worms, avec sa fille, se retirassent de cette demeure, accompagnées de M. le Conseiller, qui les remettrait en lieu sûr.

Mme. WORMS.

Quitter ces lieux sans mon mari!

LE BAILLI.

Je me charge alors d'avertir moi-même M. Worms de ce qui se passe, tandis qu'on s'emparera de Frank.

Mme. WORMS, *avec douleur.*

Et pourquoi faut-il que ce soit un misérable ! il avait un si bon cœur.

LE CONSEILLER.

Si les conseils du bailli vous semblent raisonnables, je suis prêt à souscrire à tout ce qu'il vous plaira.

SCÈNE VII.

Les Précédens, WORMS.

WORMS, *de loin encore.*

Où sont-ils ?

Mme. WORMS.

Mon mari !

WORMS, *à Walter.*

Vous ici, M. le Conseiller, de quel droit venez-vous jusques dans cet asile ?

Mme. WORMS.

Tu ne sais pas, mon ami.

WORMS.

Ma fille est venue m'apprendre...

Mme. WORMS.

Pauline ! (*Elle ouvre la porte*). S'est échappée.

WORMS.

M. le Conseiller, c'est l'espoir d'obtenir cette enfant qui vous conduit dans cette demeure ?

LE CONSEILLER.

Je n'en ai point d'autre !

LE BAILLI.

Nous n'en n'avons point d'autre.

WORMS.

Monsieur, vous pouvez vous retirer.

Mme. WORMS.

De la prudence, mon ami, tu ne sais pas...

LE BAILLI.

Madame a raison, vous ne savez pas que votre brusque entêtement peut amener la perte de votre pension, de l'état de votre fils, de votre liberté.

WORMS.

De ma liberté ! Quoi, M. le Conseiller, pour séduire une femme ambitieuse et faible, vous employez de pareils moyens.

LE BAILLI, *au Conseiller.*

Je crois qu'il faut en venir à nos premières intentions ?

LE CONSEILLER, *au Bailli.*

J'ai tout prévu, va. (*A Worms*). La présence de la justice vous forcera de croire...

WORMS.

M. le Conseiller, sortez de ces lieux.

Mme. WORMS, *allant de l'un à l'autre.*

Mon cher Worms! M. le Conseiller.

WORMS.

Qu'il s'éloigne, ou je vais. (*Il fait un geste menaçant*).

LE CONSEILLER.

Oui, je sors; mais tremble, insolent forestier, toute la rigueur des lois va tomber sur la tête de ton compagnon et sur la tienne.

WORMS, *furieux.*

Scélérat! (*Le Conseiller sort*).

Mme. WORMS.

Qu'avez-vous fait par cette fureur hors de saison!

WORMS.

Qu'alliez-vous faire bien plutôt, malheureuse femme, avec votre funeste crédulité.

SCÈNE VIII.

M. et Mme. WORMS, LE MINEUR.

LE MINEUR, *essoufflé.*

Monsieur Worms, monsieur Worms.

WORMS.

Qu'y a-t-il? Quel effroi vous agite?

LE MINEUR, *à Worms.*

Monsieur Frank....

Mme. WORMS.

On l'arrète sans doute.

LE MINEUR, *le tirant à l'écart.*

Votre fille!

WORMS, *vivement.*

Achevez donc.

LE MINEUR, *toujours à l'écart.*

On veut enlever votre fille, courrons.... (*On entend des coups de feu*).

WORMS, *saisissant une arme.*

Voilà donc le but de leurs infâmes poursuites.

Mme. WORMS.

Qu'est-il arrivé encore?

WORMS, *s'élançant.*

Ce sont les suites de votre faiblesse.

FRANK, *en dehors sur la montagne.*

La voilà ! la voilà ! Je te ramène ton enfant.

SCÈNE IX.

M. et Mme. WORMS, FRANK, PAULINE, LE MINEUR, Bucherons accourant les uns après les autres.

PAULINE, *se jettant dans les bras de Worms.*

O ! mon père, il m'a arraché de leurs mains.

WORMS, *lui serrant la main.*

Toujours de nouveaux bienfaits !... (*Il apperçoit du sang à la main*). Etes-vous blessé ?

TOUS.

Blessé !

FRANK.

Ce n'est rien... Ah! Pauline, j'aurais donné ma vie sans balancer pour vous.

Mme. WORMS, *à sa fille.*

Voilà les fruits de votre désobéissance, mais apprenez-moi donc....

PAULINE.

Ne pouvant mesurer mes pas à la marche précipitée de mon père, je revenais derrière lui plus lentement, lorsque je vis un homme, que je crois être le Bailli, faire signe à quatre valets sans livrée, réunis près d'une berline ; ils se dirigèrent vers moi, m'entourèrent et me firent descendre de force par le petit ravin qui sillonne le revers de la montagne. Heureusement, Frank, à peu de distance, était occupé avec des bucherons, à son aspect je m'écriai.....

FRANK.

A sa voix, je me précipite sur ses odieux ravisseurs ; à l'aspect des bucherons qui me suivent, les scélérats prennent la fuite, et l'un d'eux m'ajuste d'un coup de pistolet qui m'éfleure seulement la main.

WORMS.

Poursuivre ma fille jusque chez vous !

Mme. WORMS.

Il faut songer à fuir !

FRANK.

Fuir.... on nous croirait coupables.

PAULINE.

Une insolente accusation du Bailli...

FRANK.

Nous sommes à l'abri de toute accusation et de toute crainte.

Mme. WORMS.

Tenez, tenez, ces soldats qui descendent la montagne!... (*Les bucherons entourent Frank*).

SCÈNE X.

Les Précédens, l'Officier de justice, LE BAILLI, Gardes, Bucherons.

LE BAILLI, *aux gardes*.

Entrez, entrez; c'est cela. (*Montrant Frank*). Voilà votre homme. (*Aux gardes*). Perquisition exacte.

FRANK.

De quel droit, misérable?

LE BAILLI.

Du droit de ma charge. (*Les bucherons, la hache levée, se mettent au-devant de Frank*).

LE BAILLI.

Rébellion à main armée!

FRANK, *aux bucherons*.

Arrêtez, mes amis, que votre zèle ne me rende pas coupable. Ce ne peut-être qu'une méprise. M. l'exempt présentez vos ordres. (*Il lit*). Frank, c'est mon nom; prévenu de faire partie d'une bande de faux-monnoyeurs!

PAULINE.

Voilà ce que je voulais vous apprendre.

Mme. WORMS, *à son mari*.

Voilà ce que je voulais vous apprendre.

WORMS.

M. l'exempt, je me porte caution.

LE BAILLI.

Lui, il n'a rien, et doit être arrêté lui-même comme complice du prévenu...

PAULINE.

Mon père!

Mme. WORMS.

Mon mari!

LE BAILLI.

Le devoir d'abord.

FRANK.

Il m'est affreux de vous faire partager mon sort ! mais la vérité se découvrira.

LE BAILLI *fait ranger tout ce qu'on apporte.*

Un coffre ! Oh ! oh ! ceci va peut-être nous donner des éclaircissemens... Prévenu Frank, que renferme ce coffre ?

FRANK.

De l'or.

TOUS.

De l'or !

Mme. WORMS, *à elle-même.*

Nous y voilà.

LE BAILLI.

Excellente pièce à l'appui de la prévention ; qu'on se saisisse du coffre, et dépôt au greffe. La clef, prévenu Frank ?

FRANK.

Honnête Tartaiffe, je la remettrai au grand Baillage.

LE BAILLI.

Qu'on fouille l'interlocuteur.

FRANK.

Magistrat, n'outre-passez point vos pouvoirs, je ne suis que prévenu.

LE BAILLI.

Eh bien, prévenu, marchez en prison.

Mme. WORMS.

Grand dieu ! ayez pitié de nous. (*Elle prend les mains de son mari*).

PAULINE, *entre Frank et son père.*

Nous vous suivrons.

LE BAILLI.

Impossible, belle demoiselle, les ordres sont précis ; Frank et Worms seuls ont droit à la surveillance du gouvernement.

FRANK.

Du courage, Worms. (*Aux femmes*). Et vous, mesdames, de la confiance ; Pauline, votre père vous sera bientôt rendu. (*Il montre un mineur*). Ce brave mineur va vous conduire à la ville. Présentez-vous simplement au ministère, on y connaît la probité de Worms, et l'ordre de sa liberté sera donné de suite. (*Aux bucherons*). Adieu, mes bons amis, je vous recommande ces dames et ce garçon, et voilà pour boire en route à notre santé.

LE BAILLI, *saisissant la bourse.*

Et la justice! (*Il la met dans sa poche*). Dépôt au greffe. (*Frank fait un geste de mépris*).

Mme. WORMS.

Je l'avais bien prévu que ces mystères finiraient mal.

FRANK, *aux bucherons.*

Je vous reverrai bonnes gens!

LE BAILLI, *à part.*

Compte là dessus et....

(*Les gardes s'avancent pour saisir les deux prévenus. Frank remet Pauline et sa mère entre les mains du mineur et des bucherons; il monte la montagne, accompagné de Worms, et entouré des gardes. Pauline et sa mère font un dernier effort pour aller vers eux, et sont retenues par les bucherons et les paysans.* (*Tableau*).

Fin du deuxième acte.

ACTE III.

Le théâtre représente le grand salon de la maison du Ministre. Un bureau à droite; de chaque coté, des portes donnant dans les appartemens; au fond, une vaste porte battante.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MINISTRE, LE SECRÉTAIRE, des Valets.

Le Secrétaire est assis devant le bureau; il parcourt des papiers. Le Ministre entre en grand costume, au lever de la toile, précédé d'un commis qui tient le portefeuille, et de six laquais qui se rangent au fond du théâtre).

UN LAQUAIS.

Son Excellence. (*Le secrétaire se lève*).

LE MINISTRE.

Eh bien, monsieur le secrétaire, avez-vous examiné les différens rapports des inspecteurs et des gardes-généraux.

LE SECRÉTAIRE.

Oui, monseigneur, tous les renseignemens sont à l'avantage du forestier Worms; une lettre même de monsieur le conseiller Walter vient à l'appui des renseignemens.

LE MINISTRE.

Tant mieux. (*Il tire un papier du portefeuille*). Tenez, faites expédier pour les mines de Lorentzhutte, au lieutenant

Adolphe Worms, cette ordonnance; une bonne nouvelle n'arrive jamais trop promptement. (*Le secrétaire donne le papier au 1er. domestique qui sort*). Mettez la griffe à ces dépêches pour les cours d'Allemagne. (*Le secrétaire pose la griffe et donne les papiers au 2e. domestique qui sort*). Que ce billet soit remis à monsieur le conseiller Walter. (*Le 3e. domestique sort*). Et qu'on dise à ma nièce de descendre chez moi. (*Le 4e domestique sort*). (*Au secrétaire*). Je désire, monsieur, qu'on rédige, sans retard, une note de tous les rapports qui concernent Worms, et dont vous garderez la minute. Je verrai son Altesse un moment, elle veut avoir l'extrait des pièces sous les yeux.

LE SECRÉTAIRE.

Son excellence n'a pas d'autres ordres à me donner?

LE MINISTRE.

Non; seulement, je veux connaître le contenu de toutes les dépêches qui arriveraient au ministère, avant mon départ.

LE SECRÉTAIRE.

Oui, monsienr.

(*Le secrétaire, qui va sortir, s'efface et salue Emma qui entre, la laisse passer et s'éloigne, suivi des trois derniers domestiques*).

SCÈNE II.

LE MINISTRE, EMMA.

EMMA.

Votre excellence, me fait demander; elle a donc aujourd'hui quelques momens de liberté.

LE MINISTRE.

Oui, ma chère Emma, et je veux en profiter pour te faire parler raison, si c'est possible.

EMMA.

Mon cher oncle, d'abord parlons d'Adolphe; je suis furieuse contre lui.

LE MINISTRE.

Ah!

EMMA.

Comment, préférer une lieutenance dans le mines, à la place de votre secrétaire qu'il occupait! Me prévenir de son départ à l'heure même de nous dire adieu! Où trouverai-je un maître de musique à mon goût, maintenant qu'il n'est plus le mien!

LE MIMISTRE,

Ma chère Emma, le départ d'Adolphe était nécessaire à son avancement. C'est par mon ordre qu'Adolphe nous a quitté si vîte ; mais laissons ta colère et tes études. Comment as-tu trouvé la fête que le prince a donné avant-hier ?

EMMA.

Superbe! mais d'une monotonie!... Mon danseur n'y était pas!

LE MINISTRE.

Parmi les personnes qui t'ont fait des invitations, tu n'en as pas distinguée quelqu'une.

EMMA.

Non, mon oncle.

LE MINISTRE.

Le conseiller Walter m'a paru assidu près de toi, pendant la soirée.

EMMA.

Vous croyez, mon oncle.

LE MINISTRE.

Il a fait ton éloge à son Altesse d'une manière fort délicate.

EMMA.

Eh bien, mon cher oncle, je vous assure que je n'y ai pas fait la plus légere attention.

LE MINISTRE.

Mais tu recevais ses hommages sans répugnance.

EMMA.

Comme sans plaisir.

LE MINISTRE.

Il jouit d'une haute faveur, et la jeune personne sur laquelle il portait les yeux, aurait la perspective la plus brillante. qu'en penses-tu ?

EMMA.

Moi, mon cher oncle ? je pense.... qu'il est malheureux qu'Adolphe n'ait pas les mêmes avantages ; comme une femme serait heureuse avec lui !

LE MINISTRE.

Enfin, ma chère enfant, si son Altesse eut daigné témoigner quelle verrait avec plaisir l'union du Conseiller avec mon Emma ?

EMMA.

Avec moi, le Conseiller ? Je le hais à la mort.

LE MINISTRE.

Un homme que tu vois sans répugnance comme sans plaisir!

EMMA.

Vous ne m'aviez pas dit qu'on voulut me le donner pour époux; c'est bien différent!

LE MINISTRE.

Ainsi, tu rejetterais les avantages qui pourraient en résulter pour ta famille!

EMMA.

Si ma famille exigeait un sacrifice... Mais, mon oncle, la conduite du Conseiller, avec la fille du capitaine Klinger, ne suffit-elle pas pour justifier mon éloignement!

LE MINISTRE.

Est-ce bien là ce qui détermine tes refus?

EMMA.

Vous êtes habitué à lire dans mon cœur!

LE MINISTRE.

Oui, ma chère enfant, et je te conseille de renoncer aux espérances secrètes que tu as pu concevoir.

EMMA.

Elles faisaient toute ma félicité.

LE MINISTRE.

Je n'ai pas voulu jusqu'à présent, froisser ton jeune cœur, par une sévérité inutile, mais j'espère que tu ne me feras pas repentir de t'avoir toujours parlé le langage de la raison et de l'amitié. D'ailleurs, tu ne dépends pas de moi seul; il faut avant tout que ton frère aîné soit instruit des bontés et des intentions de son Altesse!

SCÈNE III.

LE SECRÉTAIRE, EMMA, LE MINISTRE.

LE SECRÉTAIRE.

Un courrier du présidial, apporte à l'instant des dépêches du grand baillage.

LE MINISTRE.

Voyez. (*Le secrétaire décachette le paquet*).

LE SECRÉTAIRE.

A son excellence le ministre; pour lui-même.

LE MINISTRE.

Placez sur le bureau.

LE SECRÉTAIRE.

Le Bailli de Rowelden demande à se présenter.

LE MINISTRE.

On peut l'introduire.

LE SECRÉTAIRE.

Deux dames, très-affligées, implorent avec instance la permission d'embrasser les genoux de monseigneur.

LE MINISTRE.

Ma bonne Emma, va au-devant de ces dames, et engage-les à se reposer jusqu'à ce que je puisse les entendre; nous reprendrons tantôt notre conversation.

(*Emma et le secrétaire sortent*).

SCÈNE IV.

LE MINISTRE, seul.

(*Il brise le cachet et lit attentivement*).

L'étrange avanture ! Frank accusé de faire partie d'une bande de faux-monnoyeurs. Fort bien, cette accusation servira mes desseins et me fournira l'occasion d'une épreuve.

SCÈNE V.

LE MINISTRE assis, LE BAILLI.

LE BAILLI, *entre avec des salutations.*

Les dépêches du Présidial ont dû mettre son Excellence au fait de l'arrestation importante...

LE MINISTRE.

A l'instant même.

LE BAILLI.

Le devoir en première ligue dans notre baillage, monseigneur.

LE MINISTRE.

C'est vous qui avez découvert l'existence de quelques faux-monnoyeurs?

LE BAILLI.

Monseigneur, ce n'est rien que cela.

LE MINISTRE.

Comment, rien!

LE BAILLI.

Je crois bien tenir le chef de la bande, monseigneur.

LE MINISTRE.

Vous croyez cela, Bailli?

LE BAILLI.

Oui, monseigneur : et c'est avec des preuves qui vous concernent personnellement, que j'ai l'honneur de me présenter devant vous.

LE BAILLI.

Voyons ces preuves?

LE BAILLI, *tirant le coffre de dessous son manteau.*

Muni d'instructions précises...

LE MINISTRE.

D'où venaient vos instructions?

LE BAILLI.

D'où elles venaient, monseigneur! monsieur le conseiller Walter vous le dira mieux que moi; c'est à lui qu'elles ont d'abord été remises.

LE MINISTRE.

Passons.

LE BAILLI.

Bien accompagné, en outre, je surprends mon homme dans sa retraite, avec son complice, l'ex-forestier Worms.

LE MINISTRE.

Vous avez encore des preuves?

LE BAILLI.

Des preuves! oui, monseigneur. Votre Excellence peut s'en rapporter encore pour les preuves au conseiller privé de justice.

LE MINISTRE.

Ensuite.

LE BAILLI.

Dans les perquisitions du local, on découvre un petit coffre-fort, contenant des pièces d'or et d'argent.

LE MINISTRE.

Fausses?

LE BAILLI.

Au contraire, monseigneur, très-bonnes, bien de poids, et à l'effigie du prince, vérification faite.

LE MINISTRE.

Mais si elles n'étaient pas fausses?

LE BAILLI.

Votre Excellence a raison; mais elles étaient d'or et d'argent; mais il y en avait à même le coffre; mais d'où venaient elles? mais comment les avait-il eues? questions auxquelles le possesseur ne répondit point.

LE MINISTRE.

Au fait.

LE BAILLI.

Point de papiers, un nom en l'air...

LE MINISTRE.

Ici commence le droit de votre charge, Bailli.

LE BAILLI, *à part.*

Commence!... (*Haut*). Le coffre, ouvert au baillage et visité, on trouva dans un double fond un portrait, enrichi

de diamans. (*Il le montre*). Voyez comme ils sont gros ; dans les mains d'un misérable, un pareil bijou! Item deux décorations, un homme comme lui! dont une de Marie-Thérèse. Item 28 médailles ou jetons d'or au nom de la noble maison de Rigth. Escroquerie patente! Item et enfin, une montre d'or, avec les armes de la maison de votre seigneurie et votre chiffre en médaillon. J'espère que je ne me trompe point.

LE MINISTRE.

En effet, cette montre m'a appartenu.

LE BAILLI.

Oh! nous y voilà, le gaillard s'adressait bien! Quand même il ne ferait pas de fausse-monnoie, il parait qu'il connait le prix de la bonne, et dès l'instant que votre Excellence est intéressée dans cette affaire.....

LE MINISTRE.

Avant tout, Bailli, le prévenu est-il en jugement?

LE BAILLI.

A la suite d'un entretien avec ledit Frank, le président du grand baillage a enjoint à la cour de surseoir au jugement; pour moi, j'ai voulu donner à son Excellence une preuve de mon zèle et de mon attachement particulier à sa personne, en lui présentant ces objets qui, d'ailleurs, sont pièces irrécusables au procès.

LE MINISTRE.

Il ne faut pas demander si, dans cette affaire, vous avez suivi les règles de la justice et les mouvemens de votre conscience, sans aucune animosité particulière.

LE BAILLI.

La justice! ma conscience! Oh! vous en demanderez des nouvelles à l'honorable conseiller. Justement, le voici.

SCÈNE VI.

Les précédens, LE CONSEILLER.

LE BAILLI, *à part*.

Il arrive à propos; son Excellence fait des questions très-embarrassantes.

LE CONSEILLER.

J'ai l'honneur de saluer son Excellence.

LE MINISTRE.

Bonjour, monsieur le conseiller.

LE CONSEILLER.

Le bailli vous instruit de l'affaire dans laquelle se trouve impliqué Worms.

LE BAILLI.

Oui, et cette complicité m'étonne; surtout d'après tous les rapports appuyés d'une lettre de vous.

LE CONSEILLER.

Votre Excellence sait que le désir d'obliger nous entraîne souvent à une condescendance....

LE BAILLI.

Sans doute, monseigneur, la conduite de monsieur le conseiller dans cette affaire est d'une noblesse....

LE MINISTRE.

Et sa justification, dans votre bouche, une inconvenance.

LE CONSEILLER, *jetant d'abord sur le bailli un regard expressif, et s'adressant ensuite au ministre.*

Vous pardonnerez, monseigneur, son zèle indiscret; et toute affaire cessante (*il tire le ministre un peu à l'écart*), vous voudrez bien permettre que je vous demande si les bontés de son Altesse en ma faveur, relativement à mon mariage avec votre charmante nièce, s'accordent avec vos intentions?

LE MINISTRE.

Monsieur le conseiller, répondre aux désirs de son Altesse a toujours été ma première loi; mais je ne puis rien conclure sans le comte de Morden. Revenons à la malheureuse affaire de Worms et de Frank.

LE CONSEILLER.

Je vous écoute, monseigneur.

LE MINISTRE, *consulte son papier.*

Frank demande, m'écrit-on, à paraître devant son Altesse, avant toute procédure.

LE BAILLI, *à part.*

Ce diable d'homme, a-t-on vu!

LE CONSEILLER.

Croyez-vous nécessaire de le permettre?

LE MINISTRE.

J'allais vous le demander. Il s'appuie de pressans motifs; ensuite il récuse ses deux accusateurs.

LE BAILLI.

Me pardonne son Excellence, il en a quatre; Cœur-de-roche et Dure-serre ont signé.

LE MINISTRE.

Quels sont ces deux hommes?

LE BAILLI.

Mes greffiers, monseigneur.

LE MINISTRE.

Il affirme et offre de prouver que Worms est innocent!

LE CONSEILLER.

Eh! monseigneur, son affirmation est inutile; je ne sais en effet pourquoi le forestier Worms se trouve impliqué dans l'accusation. (*Au bailli*). Vous auriez du bailli ?

LE BAILLI.

Vous savez bien M. le Conseiller que je n'ai fais que suivre en cela...

LE CONSEILLER, *l'interrompant.*

Le cours de la justice, soit : mais...

LE MINISTRE.

Il parle de certains billets sur la ferme de Loffoden...

LE BAILLI.

Ah! monseigneur, c'est un arrangement entre M. le Conseiller...

LE CONSEILLER.

C'est bon, bailli, je conterai cela à monseigneur.

LE MINISTRE.

Puis d'un rapt à main armée.

LE CONSEILLER, *regardant le bailli.*

J'ignore.

LE BAILLI.

Moi, je sais ce que c'est, monseigneur; mais la vérité avant toute chose! Rapt n'est pas le mot. C'est une plaisanterie de quelques valets ivres. (*Bas*). Ils nous a mâté sur tous les points.

SCÈNE VII.

Les Précedens, LE SECRÉTAIRE.

LE SECRÉTAIRE.

Les accusés Frank et Worms sont arrivés à la ville.

LE MINISTRE.

C'est bien.

LE CONSEILLER, *à part.*

Frank et Worms à la ville; quel parti prendre!

LE SECRÉTAIRE.

Monsieur votre neveu, le comte de Morden, vient d'arriver à l'hôtel et demande s'il peut se présenter.

LE MINISTRE.

Dites-lui de m'attendre. (*Au Conseiller*). J'ai le plus grand intérêt à voir un moment mon neveu. Je reviens à l'instant. Vous, bailli, voyez le président, qu'il retourne à sa résidence; on statuera du sort des deux prisonniers; vous viendrez ensuite attendre mes ordres dans les bureaux. (*Le ministre sort*).

SCÈNE VIII.

LE CONSEILLER, LE BAILLI.

LE CONSEILLER, *vivement.*

Si Frank est entendu !

LE BAILLI, *de même.*

Tout est découvert.

LE CONSEILLER.

Il est je crois coupable ; mais il est à craindre.

LE BAILLI.

Le Ministre ne s'en occupera point aujourd'hui.

LE CONSEILLER.

C'est pourquoi il faut agir aujourd'hui même. Il révellerait l'échange des billets, l'enlèvement.

LE BAILLI.

Et Worms?

LE CONSEILLER.

On le fera taire, en lui rendant la liberté. Un seul moyen me reste, hardi, prompt, nous sommes seuls : écrivez.

LE BAILLI.

Devons-nous ici...

LE CONSEILLER.

Écris, te dis-je. (*Le bailli se met à table*).

LE CONSEILLER, *dicte.*

« Par ordonnance de ce jour, il est enjoint au président du grand baillage, de faire conduire sur l'heure et secrètement, à la prison d'état, le détenu Frank, jusqu'à ce qu'il plaise à son Altesse d'en ordonner autrement. » Fait à etc., etc.

LE BAILLI.

M. le Conseiller, qui aura l'audace de signer?

LE CONSEILLER, *légèrement.*

Le Ministre.

LE BAILLI.

Vous espérez l'obtenir.

LE CONSEILLER, *de même.*

La griffe sur le bureau...

LE BAILLI.

La justice, M. le Conseiler...

LE CONSEILLER, *d'un ton impératif.*

Silence, je me charge de tout.

LE BAILLI.

Si l'on découvrait....

LE CONSEILLER.

Impossible. Cette première mesure prise, toutes les autres

seront faciles, c'est du temps qu'il me faut, donne. (*Il pose la griffe*). La faveur du prince, la main de l'héritière du ministre! ma charge en dépendent. (*Il plie la lettre*). De la célérité, Bailli. (*Le Bailli sort.*)

SCÈNE IX.

LE CONSEILLER, seul.

Je suis soulagé d'un poids énorme. J'aurai le temps de revoir son Altesse; je circonviendrai le ministre. Il faut abandonner l'espoir de posséder Pauline, monseigneur est bien disposé pour Worms. Je ne puis le perdre, je vais le servir; obtenir qu'il soit libre avant que la famille parvienne en ces lieux.

SCÈNE X.

LE CONSEILLER, EMMA, Mme. WORMS, PAULINE.

EMMA, *entrant seule, d'abord et parlant à la coulisse.*

Mon oncle, sentira comme moi combien l'attente doit vous peser. D'ailleurs, il ne me refuse jamais rien. (*Elle regarde et apperçoit le Conseiller*). Il n'est pas ici?

LE CONSEILLER.

Monsieur votre oncle? il va revenir à l'instant, mademoiselle.

EMMA, *aux dames.*

Entrez, entrez.

LE CONSEILLER, *grand étonnement.*

Mme. Worms! Pauline!

PAULINE, *à elle-même.*

Le Conseiller, nous sommes perdues!

LE CONSEILLER, *bas à madame Worms.*

L'existence de votre mari dépend de votre discrétion. (*haut*) Mesdames, voulez-vous que je vous conduise?

EMMA, *qui a toujours regardé vers la porte par la quelle est sortie son oncle, revient en sautant prendre la main de Pauline.*

Le voilà!

SCÈNE XI.

Les Précédens, LE MINISTRE.

EMMA, *au ministre.*

Mon bon oncle, ces dames.. (*Elle les présente. Madame Worms et Pauline veulent se jeter aux genoux du Ministre qui les retient*).

LE MINISTRE, *à sa nièce.*

Emma, laissez-nous.

EMMA.

Mon oncle, je sais le sujet...

LE CONSEILLER.

C'est la femme et la fille du forestier Worms, en faveur duquel j'ai écrit à son Excellence.

PAULINE.

Vous, monsieur?

Mme. WORMS *à sa fille*

Vois-tu que sans les liaisons de ton père avec Frank...

LE MINISTRE, *à Pauline.*

Votre famille était fort attachée à ce Frank...

Mme. WORMS.

Fort attachées, parce que nous ne savions rien.

LE CONSEILLER.

Il avait obtenu par son adresse...

LE MINISTRE, *au Conseiller.*

Laissez parler mademoiselle.

PAULINE, *allant vers le ministre.*

Nous lui devions tout, monseigneur.

Mme. WORMS.

Oui! mais dès que M. le Conseiller nous a fait connaître que ce n'était qu'un...

LE CONSEILLER.

Ce n'est pas moi, madame, dites que sur les avis...

PAULINE, *vivement au conseiller.*

Ah! monsieur, ces avis étaient faux.

LE CONSEILLER, *lui serrant fortement la main.*

Songez!..(*haut*). Vous oubliez devant qui vous êtes, mademoiselle.

Mme. WORMS, *à sa fille.*

Quoi, vous avez...

PAULINE, *timidement.*

Pardon, monseigneur, si j'élève la voix.

Mme. WORMS.

Loin d'être aujourd'hui dans les larmes, nous devrions être dans les apprêts de....

LE CONSEILLER.

Madame Worms, les instans de monseigneur sont précieux. Vous demandez sans doute à revoir votre mari, et son Excellence le permet; je vous ferai pénétrer jusqu'à lui, venez.

LE MINISTRE.

M. le Conseiller, je vois que je ne puis remettre ces dames en meilleures mains, pendant que je serai chez son Altesse.

Mme. WORMS.

Que de bonté!

EMMA, *au ministre.*

Mon oncle, ces dames seront donc obligées d'entrer dans cette grande vilaine maison d'arrêt; si vous vouliez qu'on amenât monsieur Worms.

LE MINISTRE, *à part.*

Cette demande répond à mes intentions.

LE CONSEILLER, *à Emma.*

Il serait inconvenant, mademoiselle....

LE MINISTRE.

Je prends tout sur ma responsabilité, soit. (*à un laquais*). Qu'on l'amène. (*A Emma*). J'aime à te voir cette délicatesse pour le malheur.

PAULINE.

Et le bon Frank, monseigneur.

LE MINISTRE.

Des faits graves lui sont imputés, je ne puis rien en sa faveur.

LE CONSEILLER, *à part.*

Je suis sauvé!

LE MINISTRE.

Faites donner des ordres, monsieur le conseiller. Madame je vous confie pour quelques minutes aux soins de ma nièce. (*Plusieurs laquais entrent. Le secrétaire vient prendre le portefeuille. Le conseiller sort après; les laquais suivent*).

SCÈNE XII.

EMMA, Mme. WORMS, PAULINE.

PAULINE, *accablée.*

Frank est perdu!

EMMA.

Mon oncle vous a dit que des faits graves...

PAULINE.

Ah! toutes les actions de Frank sont des bienfaits.

Mme. WORMS.

Ma fille!

PAULINE, *tenant la main d'Emma.*

Si vous eussiez connu ses goûts, ses plaisirs, ses travaux.

Mme. WORMS.

Ses actions secrètes.

PAULINE.

Il avait bien raison de se dérober à la méchanceté des hommes.

Mme. WORMS.

Quiconque se cache....

EMMA.

N'est pas toujours coupable, madame. (*à Pauline*). Mais il excite de fâcheux soupçons.

PAULINE.

Oh ! si vous saviez pourquoi on le persécute.

Mme. WORMS.

Qu'allez-vous révéler ?

PAULINE.

J'ai besoin de soulager mon cœur. Ce conseiller Walter qui aspire à votre main, hier encore il demandait la mienne. (*Emma étonnée*). Des refus de mon père et des miens viennent tous nos malheurs!

EMMA, *à elle-même.*

De cette confidence naîtra ma félicité.

PAULINE.

Ah! si mon frère était en ces lieux pour défendre notre ami!

EMMA.

Se connaissaient-ils?

PAULINE

C'est par les soins de Frank qu'Adolphe a été placé chez monseigneur.

EMMA.

Cet ami, avec lequel votre frère cultivait les arts et dont il m'a souvent parlé, c'était donc Frank ?

PAULINE.

Oui, mademoiselle.

EMMA.

Mon oncle ignore cette particularité ; l'ami d'Adolphe ne peut être coupable ; mais que vois-je! mon oncle déjà de retour, et deux étrangers avec lui.

PAULINE, *regardant.*

Que vois-je !

Mme. WORMS.

Ce sont eux! (*La mère et la fille vont au-devant*).

SCÈNE XIII.

Les Précédens, LE MINISTRE, FRANK, WORMS.

FRANK, *se tournant vers le Ministre.*

Monseigneur, vous voyez comme ils m'aiment.

LE MINISTRE, *à lui-même.*

Ce moment va tout décider.

PAULINE, *à Frank.*

On a donc reconnu votre innocence?

FRANK.

Monseigneur, qui pense que la justice n'exclut pas la bonté,

daigne, au sortir de l'entrevue que je viens d'avoir avec son Altesse, m'accorder la permission de vous revoir encore une fois, avant de partir pour ma destination.

PAULINE.

Il est condamné!

FRANK, *la soutenant*

Pauline.

WORMS.

Il n'est point criminel.

FRANK.

Worms, tu juges bien ton ami; mais victime d'un secret, je suis coupable aux yeux de la justice.

PAULINE, *au ministre.*

Nous aussi, Monseigneur, nous étions victimes, victimes innocentes; on nous a chassé de notre asile, et sans Frank, nous n'aurions su où reposer notre misère. Il a tenu tête à l'oppression qui nous poursuivait, voilà son crime. Sans la famille Worms, il ferait encore le bonheur des bonnes gens qui l'entouraient.

LE MINISTRE.

Maintenant son sort est fixé.

PAULINE.

Le changer est-il donc impossible?

LE MINISTRE.

Impossible.

PAULINE.

On peut le partager du moins.

Mme. WORMS.

Que veut-elle dire?

FRANK.

Quoi, Pauline!

PAULINE.

Monseigneur, je dois à Frank plus que la vie; il m'a conservé l'honneur, je veux m'acquitter envers lui. Mon père, grâce à vos bontés, retrouvera sa place, ma mère cette aisance après laquelle elle soupire! Mon frère me remplacera auprès de mes parens, et moi je consolerai son infortune, j'adoucirai ses peines.

LE MINISTRE, *à part.*

Cette reconnaissance, qui met à découvert toute la noblesse de votre âme, vous empêche de réfléchir. Le monde est là, Pauline, et son blâme retomberait sur vous.

PAULINE.

Et ma conscience, Monseigneur.

LE MINISTRE.

Elle ne serait pas tranquille. Une jeune personne bien née, abandonner sa famille pour partager le sort d'un... Si encore il était votre époux, en vous plaignant, on vous admirerait!...

PAULINE.

Mon époux! qu'il le soit, monseigneur. Je le choisis devant vous, devant mes parens, à la face du ciel.

Mme. WORMS, *hors d'elle.*

Un instant, mademoiselle!

WORMS, *retenant sa femme.*

Laisse agir monseigneur.

LE MINISTRE.

Pauline, vous m'étonnez beaucoup! Un sentiment plus vif que l'amitié vous parle donc en sa faveur.

Mme. WORMS.

Il n'est que trop vrai!

PAULINE.

Oui, monseigneur; puisque ma mère a parlé, je ne la démentirai pas. Oui, je l'aime; heureux, il ne connaîtrait point mon secret; plus il est malheureux, plus je dois laisser éclater mon attachement.

Mme. WORMS, *à son mari.*

Et vous ne dites rien.

FRANK.

Pauline, je n'abuserai point de votre générosité.

PAULINE, *au ministre.*

Qu'à l'instant un acte public atteste ma résolution et ses droits.

FRANK, *avec ivresse.*

Ange de bonté, ne tente point ma faiblesse et mon cœur.

LE MINISTRE, *à Pauline.*

Votre père voudrait-il?

PAULINE.

Mon père connait mon cœur et m'approuve.

WORMS.

Oui, c'est avec douleur, s'il faut nous séparer; mais je suis si sûr de l'innocence de Frank, que je t'approuve. Oui, ma Pauline, fais son bonheur.

Mme. WORMS.

Tout cela est superbe, toutefois mon consentement....

WORMS.

Tu le donneras.

FRANK.

J'étais sûr de toi, Worms.

PAULINE.

Monseigneur.

LE MINISTRE, *à un domestique.*

Faites entrer le bailli.

Mme. WORMS.

Bénédiction du ciel, le bailli!

SCÈNE XIV.

Les Précédens, LE BAILLI.

LE BAILLI.

Je me hâte de me rendre aux ordres.....

LE MINISTRE.

Mettez-vous à ce bureau, bailli Tartaiffe.

LE BAILLI, *regardant autour de lui.*

La famille Worms! qu'est-ce que cela signifie. (*Haut*). Je suis aux ordres de son Excellence.

LE MINISTRE.

Dressez le contrat de mariage de cette jeune personne (*montrant Pauline*) avec cet homme (*montrant Frank*).

LE BAILLI, *reconnait Frank, et dit en balbutiant.*

A..avec ce..et homme! Mon devoir veut que je représente à son Excellence....

LE MINISTRE, *vivement*

Ecrivez, bailli.

LE BAILLI, *s'inclinant.*

Dès que monseigneur l'ordonne. (*A part*). Je n'y comprends rien.

LE MINISTRE.

Prenez les noms des conjoints.

LE BAILLI.

J'attends, monseigneur.

FRANK.

Charles, Alexandre Frank.

LE BAILLI, *écrivant.*

Frank. (*A Frank*). Et les titres.

FRANK.

En blanc.

LE BAILLI, *à part.*

Je le crois.

Mme. WORMS, *à elle-même.*

J'étouffe.

LE BAILLI, *à Pauline.*

Et mademoiselle.

PAULINE.

Pauline Worms.

LE BAILLI, *écrivant.*

Worms. (*A Frank*). Vous avez des propriétés?

Mme. WORMS, *à elle-même.*

Comme des titres en blanc.

FRANK.

Le château de la montagne. (*mouvement général de surprise*). Je l'ai acheté...

LE BAILLI.

Acheté! (*Au ministre*). Monseigneur, si ledit futur a acheté le château de la montagne, ce qui demande confirmation, il ne peut s'en constituer donataire; car la justice doit confisquer....

LE MINISTRE.

Ecrivez, bailli.

LE BAILLI, *saluant.*

Dès que monseigneur l'ordonne, passons à la dot de la future.

FRANK, *vivement.*

Pauline apporte pour dot un trésor.

LE BAILLI, *sautant sur son siége.*

Un trésor!

FRANK.

Oui! une âme aussi pure que belle.

LE BAILLI.

J'aurai l'honneur d'observer à son excellence, que de pareils trésors ne sont pas insérés comme valeur dans le contrat.

LE MINISTRE.

Écrivez, bailli.

LE BAILLI, *s'inclinant.*

Dès que Monseigneur l'ordonne!...

LE MINISTRE.

Votre acte est-il terminé?

LE BAILLI.

Oui, Monseigneur.

LE MINISTRE.

Recevez les signatures des parens.

LE BAILLI, *présente d'un air de joie insultant la plume à madame Worms.*

Madame Worms...

Mme. WORMS., *au ministre.*

C'en est trop! je me jette aux pieds de votre excellence; elle ne permettra point que ma fille nous déshonore et se sacrifie.

PAULINE, *suppliante.*

Ma mère, ne vous opposez plus à mon bonheur!

Mme. WORMS, *montrant le bailli.*

Et devant cet insolent! J'en mourrai de chagrin.

WORMS, *signant.*

Sois heureuse, ma fille.

FRANK, *arrêtant Pauline qui va pour signer.*

Pauline, il en est temps encore; tu vas lier ton sort au mien pour jamais. Si la moindre répugnance...

PAULINE, *signe.*

Frank, voilà ma réponse.

FRANK, *prenant la main de Pauline.*

Maintenant, il est juste, Pauline, que j'apprenne au moins à vos parens et à vous-même, que celui que vous avez daigné choisir, n'était pas tout-à-fait indigne de vous, par sa famille et sa situation dans le monde; jeune encore, ma naissance, ma fortune, quelques talens m'obtinrent des dignités, des liaisons intimes et du crédit. Des flatteurs, que j'appelais mes amis, devinrent des envieux et cherchèrent à me perdre. Une maîtresse adorée me trompa; je pris le monde en haine. Je m'éloignai du lieu de ma naissance; après bien des courses, le hasard me conduisit à Rowelden. Le vieux château de la montagne était sans maître, je m'y installe. Je parviens à rendre quelques services à votre famille, que je désirais connaître. Au bout de six mois, je fais placer Adolphe; j'achève l'éducation de Pauline, et je m'apperçois, avant elle-même, que mes soins ont fait une vive impression sur son cœur. Des malheurs vous accablent, je veux les réparer. Sur une accusation du Conseiller Walter, on m'arrête.

SCÈNE XV et dernière.

Les Précédens, LE CONSEILLER, six Laquais.

UN LAQUAIS.

Monsieur le conseiller Walter.

LE CONSEILLER, *marchant droit au ministre.*

Monseigneur, un message de son Altesse m'ordonne de venir à l'instant même prendre auprès de vous des instructions. (*Il apperçoit Frank et la famille Worms*). Frank ici!

FRANK, *rejette sa tunique, sa barbe, son costume de montagnard et parait en colonel.*

Oui, conseiller, Frank Right, comte de Morden.

EMMA, *avec joie.*

C'est mon frère!

FRANK.

Qui vous ordonne de la part de son Altesse. (*Il tire un papier de son sein, le conseiller le prend*). Voici l'ordre de faire deux mille florins de pension à la fille de Klinger, retirée

au couvent Sainte-Marie ; de rendre à Worms le contrat de ferme qu'il avait imprudemment engagé ; d'envoyer au président la démission de votre charge ; et, par égard pour votre estimable famille, de vous retirer dans vos terres, jusqu'à ce qu'il plaise à son Altesse de vous en faire sortir. J'ai bien voulu garder le silence sur l'acte faux qui devait...

LE CONSEILLER, *l'interrompant.*

Vous triomphez, colonel ; je ne m'abaisserai point à des explications inutiles ; mais il était un plus noble moyen...

FRANK, *la main sur la garde de son épée.*

Conseiller Walter !

LE MINISTRE.

Morden, je vous ordonne !

LE CONSEILLER.

Ce n'est point impunément qu'on déshonore une famillle puissante ; vous l'apprendrez, colonel ; adieu. (*Il sort*).

FRANK.

Quelle audace !

EMMA.

Mon cher frère !... (*vivement*). Me voilà débarrassée du conseiller.

FRANK.

Je te dois un époux en récompense de tes soins pour nos amis, et leur fils, le capitaine Adolphe...

EMMA.

Bien aimé, comte !

LE BAILLI.

Monsieur le comte, mon pardon..

FRANK.

Bailli, j'aurai à l'avenir les yeux sur votre conduite. Dressez les copies.

Mme. WORMS, *au Bailli, avec une vanité satisfaite.*

Et remplissez les blancs !

LE BAILLI.

Puisque madame l'ordonne !

Mme. WORMS.

Belle-mère d'un comte, alliée d'un minittre ! Je ne sais plus où j'en suis.

LE MINISTRE.

Intéressante Pauline, venez (*il lui prend la main*). venez, faire connaissauce avec votre nouvelle famille, et demain nous irons remercier son Altesse, qui daigue nous combler tous de nouveaux bienfaits.

FIN.



